

L'ALGONQUIEN

JOURNAL D'ÉPOQUE SUR L'HISTOIRE ET LES ATTRACTIONS TOURISTIQUES DE LA RÉGION DU TÉMISCAMINGUE

DES TEMPS IMMÉMORIAUX À L'AN 1534

Les humains s'entendent finalement avec les animaux

Au terme d'une rencontre historique entre les représentants de la race humaine et de ceux des animaux, les deux groupes en sont venus à une entente qui prévoit un respect mutuel.

«Kiche Manitou, le maître de toute vie, a favorisé les animaux plutôt que les humains. Nous n'avons pas de griffes, ni de dents bien aiguës comme celles des bêtes que nous devons chasser et nous nous retrouvons de ce fait fort désavantagés. Notre force est de loin inférieure à celle des animaux que nous devons traquer», expliquait cette semaine un aîné

de la tribu des Temiscamingues. Ils auraient donc conclu une entente avec les animaux, entente grâce à laquelle on aurait réussi à codifier le langage de la chasse.

«Nous avons demandé aux bêtes, aux oiseaux, aux poissons, aux lièvres, aux poissons et à toutes les autres espèces de se livrer volontairement aux humains lorsque nous nous adonnons à la chasse. Ils ont accepté, à condition toutefois que les chasseurs disposent de leurs dépouilles avec soin, ce que nous nous sommes engagés à faire», poursuivait le négociateur en chef.

Les Temiscamingues et les

Abitibis se sont dits satisfaits de cette entente sans précédent grâce à laquelle ils pourront maintenant palier aux handicaps que leur a infligés Kiche Manitou face aux autres bêtes.

LES ALGONQUINS CHEZ LES SIOUX POUR CÉLÉBRER LA FÊTE DES MORTS

(BAIEDU TONNERRE) — Ils sont venus de loin pour cette fête qui finalement aura duré plusieurs jours. C'était la fête des morts et cette année, les célébrations se passaient en terre sioux, au sud du Grand Lac (lac Supérieur).

Les hôtes avaient envoyé plus tôt au cours de l'année des émissaires qui devaient inviter les tribus algonquiennes de la région.

Près de 2 000 personnes d'une vingtaine de dé-

légations sont arrivées près du lac où ils ont pris part à diverses compétitions d'adresse. Après deux semaines de fêtes et de compétitions, les groupes sont retournés dans toutes les directions. Les Abitibis et les Temiscamingues étaient de la fête, tout comme les membres de la petite tribu des Temagamis.

Pour les tribus de la nation algonquienne, bien que les rites et les croyances funéraires diffèrent considéra-

blement selon les régions, il semble qu'on leur accorde partout une grande importance. «La mort est le début d'un long voyage qu'il faut bien préparer», expliquait un aîné. Si les tribus de l'ouest ont été parmi les premières à fabriquer des tumulus funéraires — d'imposants monticules à la mémoire du défunt — celles à l'est installent plutôt leurs morts sur une plateforme dans un arbre. Ils procèdent ensuite à l'inhumation du défunt avec ses objets de parure et ses biens personnels qui pourront lui servir pour accomplir ce voyage.

Les gisements d'argent de la région convoités par des tribus du sud

(COBALT, An 0) — Des Iroquoiens du sud sont venus échanger avec les Algonquins et les Ojibways plus tôt cette semaine. Ils étaient surtout à la recherche de pépites d'argent qu'ils pourraient utiliser dans la fabrication d'objets de toutes sortes, certains utilisés dans les cérémonies funéraires.

«Nous utilisons le cuivre depuis des milliers d'années, un métal que l'on a surtout trouvé chez les peuples du nord-ouest (lac Supérieur)», disaient-ils. Leurs créations font ensuite l'objet d'échanges avec les peuples au sud (de la vallée de l'Ohio).



LES GENS DE L'EAU

Les Panabekweks et les Panabeks, les Gens de l'eau, ont un passé riche en histoire. On voit ici une création de ces peuples anishnabeks (Algonquins) représentant l'histoire d'êtres aquatiques mi-humains, mi-poissons. Selon les croyances algonquines, les hommes auraient conclu une entente avec les animaux pour que ces derniers se laissent prendre afin que puissent survivre les humains. En échange, les humains auraient promis aux animaux de toujours les respecter, morts ou vivants. (Source: Musée canadien des civilisations)

LES RUMEURS

COURENT AU SUJET DU ROCHER DU DIABLE

L'ENDROIT SERAIT HABITÉ PAR DES MAUVAIS ESPRITS

(LAC TEMISCAMINGUE) — On l'appelle Manidoo-Wabikong, ou le Rocher du diable. Situé sur le lac Temiscamingue, on le retrouve dans une façade de rocher qui me-

sure plus de 60 mètres de hauteur.

«Nous avons vu des drôles de petites bêtes», affirmait un membre d'un clan ojibway qui pêchait sur le lac.

«Nous étions parti en excursion pour vérifier si nous avions des poissons dans nos filets sur le lac et nous avons aperçu ces animaux qui se dirigeaient vers nos filets. Ils étaient assis à cheval sur un billot et pagayaient en direction de nos filets à l'aide de bâtons», poursuivait-il.

Selon des témoins, les bêtes, qu'ils ont surnommées les Meme-gwisii, ont pris la poudre d'es-

campette aussitôt découverts.

«Ils criaient et se dirigèrent aussitôt vers ce rocher du diable. En atteignant la façade, ils ont passé à travers le rocher pour regagner leur maison à l'intérieur. C'était un spectacle impressionnant et il ne fait aucun doute que ce rocher possède des pouvoirs surnaturels, ou alors est le lieu de résidence de bêtes qui sont liées à de mauvais esprits.

Selon d'autres témoins, la façade de l'imposant rocher afficherait même une allure démoniaque. On pourrait y voir la face du diable imprégnée dans le mystérieux rocher.

QUELQUES MOTS AU SUJET DE CE JOURNAL

Ce journal n'est pas un manuel d'histoire, bien qu'il s'en soit largement inspiré. Dans plusieurs des articles que vous lirez ici, il faudra tenir compte qu'il s'agit d'un mélange entre la réalité, des faits historiques tirés d'une variété de sources, et un brin de fiction. Notre objectif est double: vous faire connaître l'histoire de la région du Temiscamingue tout en vous divertissant.

Remarquez également la présentation — les choix typographiques, la disposition des titres, le nom du journal — qui «évoluent» avec les époques... Si nous le pouvions, nous ferions jaunir quelque peu les premières pages, mais...

Vous constaterez donc que nous avons cité des personnages comme si nos «journalistes» avaient aujourd'hui la chance d'interviewer des personnages importants de l'histoire du Temiscamingue.

Nous espérons que ce compagnon saura vous plaire et vous donnera le goût de pousser votre exploration de ce merveilleux coin de pays. Bon séjour parmi nous!

LE CANOT D'ÉCORCE TOUJOURS AUSSI POPULAIRE

Les Algonquins de l'île aux Allumettes sont revenus cette semaine faire le commerce avec les tribus de la région. Les Népissingues les auraient reçus pendant plusieurs jours et auraient troqué avec eux des fourrures et

de l'original en échange de maïs que les Algonquins étaient allés chercher chez les Hurons.

«Les Algonquins sont vraiment de très bons voyageurs et ils entreprennent régulièrement de longs voyages pour venir échanger

avec nous», affirmaient des responsables de la tribu des Népissingues plus tôt cette semaine en entrevue. Le canot d'écorce moyen mesure environ 20 pieds (6,5 mètres) par deux pieds de large (65 cm).

Les Algon-

quins et les Népissingues font partie de la grande famille des Algonquiens qui ont depuis longtemps maîtrisé la construction et le maniement du canot d'écorce utilisé pour ces longs voyages chez les Hurons.



Les familles de la région du lac Temiscamingue et les Népissingues utilisent le canot d'écorce pour leurs déplacements pendant la saison estivale. (Source: Archives nationales du Canada, PA-074670)

L'EXPLORATEUR

JOURNAL D'ÉPOQUE SUR L'HISTOIRE ET LES ATTRACTIONS TOURISTIQUES DE LA RÉGION DU TÉMISCAMINGUE

1534 À 1685



On aperçoit sur cette illustration l'explorateur Samuel de Champlain qui arrive de France et qui commerce avec un groupe d'Amérindiens. Lors de son premier voyage en 1603, Champlain avait cartographié une section importante de la Nouvelle-Angleterre et avait navigué sur la rivière de Canada (le fleuve St-Laurent). Il y est revenu en 1608 et fonda alors l'habitation de Québec où ils connurent un premier hiver très difficile. En 1615, à peine arrivé au Canada, il s'est embarqué pour la rivière des Outaouais en espérant que les Amérindiens le mèneraient jusqu'en Huronie. (Source: Archives nationales du Canada, C-1 03059)

CHAMPLAIN POUSSE L'EXPLORATION VERS L'OUEST

(HURONIE, 1616)—Presque dix ans après avoir construit son habitation à Québec, geste qui mena à la fondation de cette bourgade sur le St-Laurent, l'explorateur Samuel de Champlain est arrivé en Huronie l'été dernier, question de pousser son exploration du continent en tout en aidant aux Hurons dans leur combats face aux Iroquois.

«Champlain nous avait promis qu'il nous aiderait à vaincre les Iroquois si nous l'amenions chez nous», affirmait un Huron qui a voulu rester anonyme. Pour Champlain, il s'agissait surtout d'obtenir l'aide des Indiens pour pousser plus avant ses «découvertes».

L'explorateur s'embarqua donc le 9 juillet dernier pour le pays des Hurons. Il avait alors remonté la rivière des Outaouais, dépassé l'île aux Allumettes, atteignant ensuite la rivière Mataouan (Mattawa); puis, après avoir passé le lac Népissingue et la rivière des Français, il arrivait au grand lac Atigouautau (lac des Hurons) qu'il appela alors «mer Douce». Ce

n'est que le 1er août qu'il parvint chez les Hurons. «La beauté et la fertilité de ce pays m'ont émerveillé», disait-il en entrevue, aux côtés du jeune Etienne Brûlé qui l'accompagnait au cours de ce périple.

Après son arrivée, Champlain a mis peu de temps à remplir sa promesse. Il a d'abord envoyé une délégation chez les Andastes au sud afin de susciter leur contribution dans la campagne militaire qui s'annonçait. L'expédition prit le départ le 1er septembre et emprunta la rivière Onneiot (Oneida), le long de laquelle on trouvera un fort iroquois bien défendu par des palissades hautes de 10 mètres.

«Lors d'une des premières attaques, j'ai reçu deux fleches au genou», explique-t-il Champlain. «Nous avons attendu les Andastes jusqu'au 16 octobre, mais ils ne sont jamais venus et nous avons dû faire demi-tour».

De retour en Huronie, Champlain avait voulu prendre le chemin de retour pour Québec, mais les Hurons tenaient à ce qu'il passe l'hiver avec eux. Il profita de la saison froide pour chasser auprès des indiens et pour visiter d'autres tribus, dont les Pétuns et les Cheveux-Relevés, les invitant à venir le rencontrer à Québec.

«J'ai profité de l'hiver pour considérer leur pays, moeurs, coutumes et façons de vivre», disait-il, semblant satisfait de son séjour. «Je n'ai toutefois pas réussi à trouver le passage vers l'Ouest», terminait Samuel de Champlain.

DES DOUTES PERSISTENT SUR LE RÉCIT DE NICOLAS DE VIGNAU

Il affirmait avoir visité la «mer du Nord»

(SAULT ST-LOUIS, 1613)—«C'est sûrement le plus impudent menteur qui se soit vu de long temps», affirmait aujourd'hui un Samuel de Champlain déçu d'avoir été trompé par ce Nicolas de Vignau, qui avait affirmé en Nouvelle-France comme en France qu'il était parvenu, l'année dernière, à la «mer du Nord».

Après avoir entendu le récit de Vignau, qui affirmait s'être rendu à la dite mer et y avoir aperçu un vaisseau anglais naufragé, Champlain s'est embarqué pour répéter ce trajet dès son retour en Nouvelle-France.

Naviguant pour la première fois sur la rivière des Outaouais, Champlain et Vignau durent s'arrêter chez les Algonquins de l'île aux Allumettes qui contrôlent le passage à la tête des rapides et l'entrée d'un important portage. Ces Algonquins, derrière leur chef Tessouat, ne laisseront pas passer l'expédition, prétextant qu'ils devraient ensuite passer chez leurs ennemis, les Népissingues. Tessouat affirma que Vignau avait menti et qu'il n'était jamais allé à la mer du Nord: «Si tu as esté vers ces peuples, ça a esté en dormant».

Vignau fut donc forcé d'avouer qu'il avait inventé l'histoire, mais d'autres affirment qu'il s'était bel et bien rendu à cette baie que l'Anglais Henry Hudson aurait découvert l'année dernière avant d'être la victime d'une mutinerie à bord de son navire. Tessouat aurait lui-même forcé l'aveu en espérant garder son contrôle lucratif sur le passage d'autres tribus venant échanger avec les Français le long du fleuve.

RADISSON ET DES GROSEILLIERS DE PASSAGE?

À LA RECHERCHE D'UN PASSAGE VERS UNE «MER DU NORD»

(LAC NÉPIS-SINGUE, 1660) —Les tentatives visant à communiquer avec les explorateurs Pierre-Esprit Radisson et Médard Chouart Des Groseilliers sont restées vaines cette semaine, alors que quelques personnes croyaient les avoir vus de passage dans la région, en route vers une «mer du Nord».



RADISSON (SOURCE: ANC, C-015497)

Selon les dernières nouvelles, les deux explorateurs et coureurs de bois auraient passé une partie de l'été dans la région de la baie du Tonnerre, avant de se rendre au lac

des Outaouais. «Ils ont passé l'hiver dans les pays d'en haut et ce contre la volonté du gouverneur de la Nouvelle-France, Pierre de Voyer d'Argenson. Voyer ne voulait pas laisser partir les deux explorateurs sans qu'un de ses hommes puisse se joindre à eux», affirmait

un coureur de bois que nous avons rencontré au lac Népissingue.

Après s'être rendus en Huronie, les deux explorateurs sont passés par le saut Sainte-Marie, puis ont suivi la rive méridionale du lac Supérieur, en passant des dunes de sable qui n'ont pas manqué de faire une forte impression sur les deux hommes.

Rendus à l'extrémité ouest du lac, ils ont caché les marchands et qu'ils ont transportées jusqu'à la pour échanger contre les fourrures des Autochtones.

Le printemps venu, ils se sont rendus chez les Sioux pour y passer six semaines, avant de retourner au lac Supérieur.

La, ils ont assisté à une grande fête en l'honneur des morts. Radisson aurait affirmé que 18 tribus y étaient représentées.

«Radisson et Des Groseilliers s'en retournaient à Québec et ils ne savaient pas s'ils devaient d'abord se rendre à la «mer du Nord» dont ils avaient tant

entendu parler pendant leur voyage», affirmait la même source. On y retrouve, au dire de plusieurs Autochtones, des peaux de castor de qualité inégale et en grande quantité.

«Radisson et Des Groseilliers s'en retournaient à Québec et ils ne savaient pas s'ils devaient d'abord se rendre à la «mer du Nord» dont ils avaient tant

LES ALGONQUINS TENTENT DE CHASSER LES MAUVAIS ESPRITS AU DÉSÉPOIR DES MISSIONNAIRES

«Plutôt que de prier au seul vrai Dieu, les Algonquins sont des gens superstitieux qui préfèrent faire des sacrifices publics au Mauvais Esprit plutôt qu'au Bon. Ils tentent de l'apaiser parce qu'ils croient que c'est cet esprit qui est la source de leurs malheurs, de tous les petits maux qui les affligent», affirmaient des mis-

sionnaires français qui visitaient la région.

«J'ai vu celui qu'ils appellent le Jongleur se retirer dans une tente pour y invoquer le mauvais esprit afin d'enrayer la maladie qui frappait la tribu depuis peu», poursuivait le missionnaire.

Ces croyances des Algonquins nuisent aux efforts de conversion au catholicisme.

LE COUREUR DE BOIS

JOURNAL D'ÉPOQUE SUR L'HISTOIRE ET LES ATTRACTIONS TOURISTIQUES DE LA RÉGION DU TÉMISCAMINGUE

1686 À 1798

L'EXPÉDITION DU CHEVALIER DE TROYES S'ARRÊTE AU FORT TÉMISCAMINGUE AVANT DE PRENDRE LA BAIE JAMES

LE JEUNE PIERRE LE MOYNE D'IBERVILLE
SE COMPORTE EN VÉRITABLE HÉROS

FORT MONSONI (1686) — Après avoir parcouru des centaines de kilomètres en canot d'écorce, une centaine de soldats français se sont emparés des forts anglais de la baie d'Hudson afin d'y contrôler le commerce des fourrures.

«Il nous a fallu des mois pour remonter la rivière Outaouais, jusqu'au lac Temiscamingue, puis la Blanche, la Windigo et la Kanasula avant de tomber dans la rivière Abitibi. À partir de ce point, nous avons emprunté la rivière Monsoni, jusqu'au fort du même nom que nous avons pris sans trop de difficultés, malgré la fatigue de notre long périple», affirmait le commandant de l'expédition, Pierre, chevalier de Troyes.

Le groupe avait quitté Montréal le 30 mars, s'arrêtant pendant quelques jours au lac Temiscamingue. Les hommes de Pierre de Troyes, en allumant un feu de cuisson, ont mis le feu à la forêt qui entoure le lac et ont dû remettre leurs embarcations à l'eau, craignant la déflagration des barils de poudre qu'ils transportaient en prévi-

sion de leur attaque sur les positions anglaises.

«En voyant les flammes de part et d'autre du lac, nous avons mouillé quelques couvertures pour en recouvrir nos canots avant de reprendre la route. Nous avons eu plus de



IBERVILLE

peur que de mal», de dire le chevalier de Troyes.

En arrivant à la baie James après 85 jours, à la mi-juin, il n'aura fallu aux Canadiens que quelques heures avant de prendre la fortification des Anglais, le poste le plus au sud de ces énormes plans d'eau que sont les baies d'Hudson et James.

«Mon frère Jacques Le Moyne de Sainte-Hélène, épée à la main, a pris la gauche et Paul de Maricourt et moi l'avons suivi avec 18 hommes. Il y avait 17 Anglais à l'intérieur, mais nous sommes parvenus à entrer», confiait le jeune Pierre Le Moyne d'Iberville.

En fait, c'est en grande partie grâce à la bravoure du jeune Iberville — il n'a que 24 ans — que les Français ont réussi à pénétrer la forteresse. Après une brève accalmie dans les combats, un Anglais, quelque peu téméraire a pointé un canon en direction des assiégeants. Il fut aussitôt abattu par un militaire français, probablement par Sainte-Hélène dont les talents de tireur sont bien connus. L'attaque a tout de suite repris, doublement violente.

Puis comme s'entrouvrait la porte de la redoute sous l'action du bélier qu'y enfonçaient les Français, Iberville se jette à l'intérieur pour voir la porte se refermer derrière lui. Il est le seul des siens à l'intérieur, face aux Anglais.

«Iberville s'y jette, l'épée en une main et le fusil en l'autre, lorsqu'un anglais referma la porte qui tenait encore à ses pentures et empêcha ensuite que le reste ne suivit le sr d'hyberville qui, ch a m a i l l a n t hardiment de son épée sur tout ce qui se présentait, blessa quelques Anglois au visage et lacha son coup de fusil

dans un escalier où il entendit du bruit. Cependant qu'un autre coup de bélier aiant entièrement enfoncé la porte, tous nos gens entrèrent l'épée à la main, et trouvèrent les Anglois tous en chemise, et ne s'attendoient nullement à une p a r e i l l e camisade», relate le commandant de Troyes dans son journal. Après avoir pris le Fort Monsoni, une partie des troupes, après quelques jours de repos, se sont rendus au fort Rupert, à 40 lieues à l'est de Monsoni, où on savait la garnison peu dévouée et peu nombreuse.

Pendant que Sainte-Hélène et de Troyes attaquent le fort, Iberville prend d'assaut le vaisseau anglais ancré près du rivage. Ils ont ensuite chargé des provisions de bouche et des armes dont ils auraient grandement besoin pour attaquer le Fort Quichichouane, ou Albany, mieux défendu par une trentaine d'hommes et de nombreux canons.

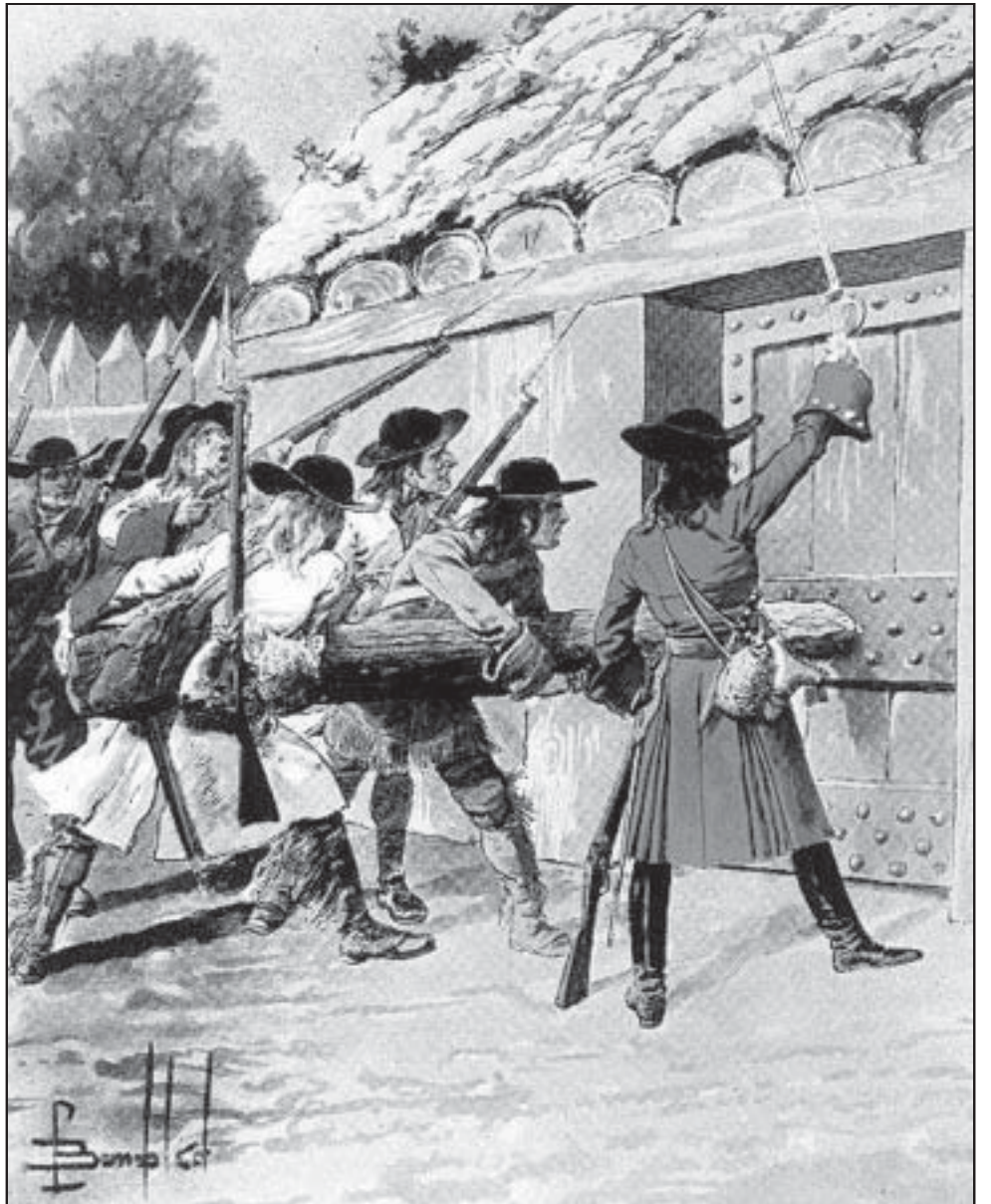
Après avoir ravitaillé les forces au fort Monsoni, l'expédition a pris la route d'Albany, à une trentaine de lieues au nord-ouest. Malgré la force des

Anglais à cet endroit, les Canadiens ont pris le contrôle du fort après un siège de deux jours.

Après avoir pris le contrôle du dépôt de fourrures anglais sur l'île Charlton en face de Monsoni, le chevalier de Troyes a repris le large le 19 août en direction de Québec, laissant derrière un groupe de 40 hommes sous la direction d'Iberville qui commanda à partir du Fort Saint-Louis.

En apprenant la nouvelle, le gouverneur de la Nouvelle-France Brisay de Denonville s'est dit inquiet des répercussions que ces attaques pourraient avoir sur les relations entre Anglais et Français sur le continent, surtout qu'on avait eu vent, peu de temps après de départ de Troyes au printemps, que les couronnes des deux pays cherchaient à reprimer les actes d'hostilité entre leurs sujets dans l'attente d'un règlement des prétentions territoriales de chacun dans la région de la baie d'Hudson.

Aux dires de plusieurs experts, la dernière campagne militaire pourrait relancer les hostilités dans la région.



Pierre Le Moyne d'Iberville à l'entrée du Fort Moose. C'est à cet endroit que d'Iberville démontra pour la première fois sa bravoure et son tempérament de militaire pendant la longue et difficile campagne qui le mena, sous le commandement du chevalier de Troyes, de Ville-Marie à la baie d'Hudson. (Bombed, Archives nationales du Canada, C-7696.)

Québec tombe aux mains des Anglais

Quel sera l'effet de la Conquête sur la traite des fourrures?

(FORT TEMISCAMINGUE, 1760) — Les Anglais ont eu raison des troupes françaises sur les Plaines d'Abraham, signalant ainsi un changement de la garde dans la capitale de la Nouvelle-France.

On ignore toujours les effets de la défaite des Français, surtout en ce qui a trait au commerce des fourrures qui est devenu une importante entreprise dans le nord du pays jusqu'à la baie d'Hudson.

À peine deux semaines se sont écoulées depuis la victoire anglaise que déjà

les marchands canadiens se ruent sur les postes de traite de la région.

«L'encre était à peine séchée sur les documents de reddition des Français qu'il y avait déjà plus de négociants de fourrures sur la rivière qu'on y retrouve de moustiques», affirmait le journal de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Le fort avait d'abord été construit par les Français en 1679, après que le gouverneur de la Baie ait accordé à Charles Joseph d'Ailleboust, sieur d'Argenteuil, la permis-

sion d'y faire la traite des fourrures.

L'expédition militaire du Chevalier de Troyes y était passée en 1686, en route vers la baie d'Hudson, deux ans seulement avant que le fort ne soit attaqué et détruit par les Iroquois.

Il avait fallu ensuite attendre 1720 avant que les Français ne se décident à reconstruire le poste de traite, en grande partie en raison de la grande popularité des fourrures en Europe à l'époque. Selon certains observateurs de l'industrie des

fourrures au pays, c'est la construction du Fort Temiscamingue par les Français qui a poussé les Anglais à reconstruire le Fort Moose (Moose Factory), abandonnée depuis les dernières années

du XVIIe siècle. Deux commerçants d'origine écossaise et basés à Montréal, Richard Dobie et James Grant, auraient déjà indiqué qu'ils étaient intéressés aux abondantes fourrures du Temiscamingue.

LA VALEUR DES FOURRURES EST ÉTABLIE POUR 1714-1715

(Toutes les peaux sont mesurées en équivalence au castor gras)

un castor=1	renard roux=1
un orignal=2	2 renards blancs=1
petit orignal=1	3 martres=1
un carcajou=2	un bison=3
2 loutres=1	2 pekans=1
chat sauvage=1	8 rats musqués=1
un loup=2	2 cerfs=1
un ours=2	1 livre de castoreum=1
un ourson=1	

(aux postes de la Compagnie de la Baie d'Hudson)

LE MISSIONNAIRE

JOURNAL D'ÉPOQUE SUR L'HISTOIRE ET LES ATTRACTIONS TOURISTIQUES DE LA RÉGION DU TÉMISCAMINGUE

1799 À 1850

UNE FUSION ATTENDUE ENTRE LA COMPAGNIE DE LA BAIE D'HUDSON ET LA COMPAGNIE DU NORD-OUEST

(MONTREAL, 1821) — Après des décennies de luttes à finir, les dirigeants des deux grandes compagnies faisant la traite des fourrures au Canada ont décidé qu'elles en avaient assez. La Compagnie de la Baie d'Hudson et la Compagnie du Nord-Ouest ont annoncé une fusion sous le nom de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Les dernières décennies avaient été par-

ticulièrement difficiles pour les marchands de fourrures au pays. Après la victoire des Anglais sur les Plaines d'Abraham, les marchands canadiens ont pris d'assaut les régions entre la hauteur des terres et la baie d'Hudson afin d'y récolter les fourrures. Il n'était pas rare pendant cette période que deux com-

petiteurs construisent chacun un poste de traite sur un même lac, non loin de celui du concurrent. Ces postes perdaient souvent de l'argent, mais ils faisaient partie de stratégies agressives d'expansion des réseaux entretenus par les grands exportateurs. «Je me suis tellement démené dans la région, mais je perdais constamment de l'argent. James Grant et moi étions bien installés sur le lac Témisca-

mingue et face à la concurrence de la Compagnie de la Baie d'Hudson, nous nous apprêtions à construire un poste près d'un point névralgique de leur réseau, le Fort Moose à Moose Factory», expliquait Richard Dobie. Mais déprimé par les pertes financières qui s'accumulaient et fatigué de la bataille qui l'opposait à la Compagnie de la Baie d'Hudson, Dobie vendit ses actions à son partenaire, qui lui aussi fut bien obligé de vendre, en 1795, cette fois au groupe dirigé par McTavish et Frobisher. Les postes deviendraient bientôt la propriété de la Compagnie du Nord-Ouest, le principal adversaire de la CBH.

«Il était grand temps que cette fusion se fasse. Les compagnies ne faisaient plus autant d'argent qu'autrefois, le marché des fourrures diminuait et les prix aussi», expliquait un analyste. Toujours selon cette source, les postes de traite qui étaient établis sur plusieurs lacs étaient en fait des pions utilisés dans les négociations entre les deux parties. «On pouvait jouer le jeu et établir des postes de traite seulement pour faire mal aux autres marchands. C'était le cas de plusieurs maisons de traite dans la région du Témiscamingue, où on avait érigé des postes sur plusieurs lacs de la région», expliquait-il.



Les pins du Haut-Canada sont de plus en plus en demande en Grande-Bretagne, là où le blocus continental de Napoléon a nui aux importations d'arbres des pays scandinaves. (Source: Ministère des Richesses naturelles de l'Ontario)

LES PINS DU CANADA POURRAIENT-ILS REMPLACER LES FOURRURES?

(HULL, 1805) — L'industrie des fourrures pourrait bientôt perdre de son lustre, selon certains experts. Le bois, en particulier les grands pins blancs et rouges seraient en voie de remplacer les peaux comme moteur de l'économie de la colonie anglaise en Amérique.

Depuis l'imposition du blocus continental de Napoléon contre la Grande-Bretagne, cette dernière a

du s'approvisionner en bois ailleurs que dans ses marchés habituels de Scandinavie. Des volumes de plus en plus importants de bois canadien sont donc exportés vers l'Angleterre depuis quelques années, ce qui force les marchands à exploiter de nouvelles régions. «On m'a dit qu'il y avait de fort beaux pins sur le lac Témiscamingue et je compte bien m'y rendre», expliquait un marchand de Québec.



L'INFLUENCE AUTOCHTONE TOUJOURS PRÉSENTE

L'influence des peuples autochtones est visible de différentes façons dans les postes de traite dans le Témiscamingue et partout au Canada. Sans les raquettes, que les Indiennes fabriquent toujours, les déplacements pendant la saison froide seraient pratiquement impossibles.

L'ABBÉ DE BELLEFEUILLE CHARGÉ DES MISSIONS DU LAC TÉMISCAMINGUE

(MONTREAL, 1836) — Mgr Lartigue, évêque de Montréal, a annoncé ce matin qu'il confiait l'évangélisation des Algonquins dispersés sur les rives de l'Outaouais à l'abbé Charles de Bellefeuille. Ce dernier était jusqu'à présent responsable de desservir les âmes du lac des Deux-Montagnes.

«Je lui ai demandé de tracer la route des missions jusqu'à la baie d'Hudson et j'ai envoyé avec lui le prêtre séculier Jean-Baptiste Dupuis», affirmait plus tôt l'évêque de Montréal. Quant à l'abbé de Bellefeuille, il a reconnu l'importance d'une telle mission. Il

a partagé le passage suivant qu'il avait inscrit plus tôt cette semaine dans ses notes de missions: «ici ce sont les Prêtres, des Missionnaires, qui laissent leurs paisibles retraites de leurs séminaires, l'étude de leurs cabinets, les solennités de leurs chapelles, pour procurer l'instruction Chrétienne, les grâces du Salut, la conversion à la vraie foi, en un mot, à ces nations infidèles, jusqu'à présent délaissées. Soldats généreux du Christ et de son Eglise, ils ne craindront point dans des voyages longs et périlleux, de veiller en plein air, de bivouaquer au milieu des orages et des tonnerres, aux

barcations. Ils prévoient partir de la Baie de Lachine, près de Montréal, à bord d'un bateau à vapeur et se rendre jusqu'à Bytown (Ottawa). Ils sauteront ensuite à bord des grands canots qu'aura mis à leur disposition la Compagnie de la Baie d'Hudson. En arrivant à Mat-tawa, où quelques résidences ont été érigées, ils devront poursuivre leur route sur la rive des Outaouais jusqu'au lac Témiscamingue.

«Je les ai chargés entre autres de planter une croix sur le site de la future chapelle dont le patron sera Saint-Adalbert, puis parcourir en surplus et la clochette à la main la bourgade des Algonquins pour leur annoncer qu'ils sont les envoyés du seul vrai Dieu», a poursuivi Mgr Lartigue. «Ils devront également s'informer des principaux vices des Algonquins et si les Blancs leur vendent de l'eau-de-vie.» Les deux religieux seront accompagnés d'un guide algonquin et de quelques braves qui s'occuperont de faire avancer les em-

LES MISSIONNAIRES ERIGENT UNE CROIX AU LAC TÉMISCAMINGUE

(LAC TÉMISCAMINGUE, le 19 juillet 1836) — C'est aujourd'hui qu'on a érigé la croix de la mission du lac Témiscamingue, placée sous la protection de Saint-Adalbert.

«J'ai choisi de parler aux Algonquins du mystère de la Rédemption ainsi que de la vertu de la Croix», affirmait l'abbé Charles de Bellefeuille, accompagné du prêtre Dupuy.

Les deux missionnaires partis de Montréal plus tôt cette année ont également fait construire une chapelle de 32 pieds de long par 22 pieds de large.

LE COLONISATEUR

JOURNAL D'ÉPOQUE SUR L'HISTOIRE ET LES ATTRACTIONS TOURISTIQUES DE LA RÉGION DU TÉMISCAMINGUE

1850 À 1899

LES OBLATS DE MARIE-IMMACULÉE S'INSTALLENT À LA MISSION SAINT-CLAUDE

APRÈS UNE ATTENTE DE PLUS DE 20 ANS

(MISSION ST-CLAUDE, 1863) — Les Oblats de Marie-Immaculée se sont finalement installés à la Mission Saint-Claude, sur la rive ouest du lac Temiscamingue.

Depuis près de 20 ans, les Oblats demandaient à la Compagnie de la Baie d'Hudson la permission de s'installer en permanence sur les rives du lac Temiscamingue. Les demandes de Mgr Bourget et du père Laverlochère n'avaient toutefois pas obtenu l'assentiment de la Compagnie.

«La mission sera un avant-poste de la civilisation qui déjà s'étend jusqu'à Pembroke», avait expliqué le père Deleage en 1860, alors qu'il s'était adressé à Mgr Guigues et au supérieur des Oblats, le père Fabre, pour que ces derniers lui donnent la permission de construire une résidence permanente en face du fort Temiscamingue. Le père Deleage a également fait valoir qu'il serait plus facile d'envoyer des prêtres en mission chez les Algonquins de la région et qu'il faut aussi penser aux chantiers forestiers qui font leur apparition dans la région.

L'année suivante, le père Jean-Marie Pian avait ajouté qu'il fallait avoir des missionnaires

résidents afin de mieux maîtriser la langue des Algonquins, pour soustraire ces derniers à la mauvaise influence des Blancs, surtout en ce qui concerne l'ivrognerie et la danse. «Nous devons nous aussi nous établir dans cette région puisque des ministres protestants demeurent déjà à la baie d'Hudson», ajoutait-il.

Il a fallu attendre au 27 décembre 1862 avant que Mgr Guigues et le père Fabre n'accusent à la demande, bien qu'ils exigent que ce nouveau projet ne coûte pas un sou aux Oblats.

C'est donc au mois de mai cette année que les pères Oblats, Louis Lebre et Calixte Mourier sont montés au lac Temiscamingue pour y faire des missions auprès des Algonquins, mais aussi pour entreprendre les travaux de construction de leur future résidence.

«Les Algonquins étaient heureux d'apprendre que les Robes noires s'installeraient bientôt en permanence près de leurs campements», se rappellent les trois Oblats.

Les prêtres, aidés d'une vingtaine d'Algonquins et de quelques hommes de la Compagnie de la Baie d'Hudson,

se sont ensuite occupés de la coupe des arbres. Seul les maringouins ont ralenti les efforts de ce groupe fort déterminé.

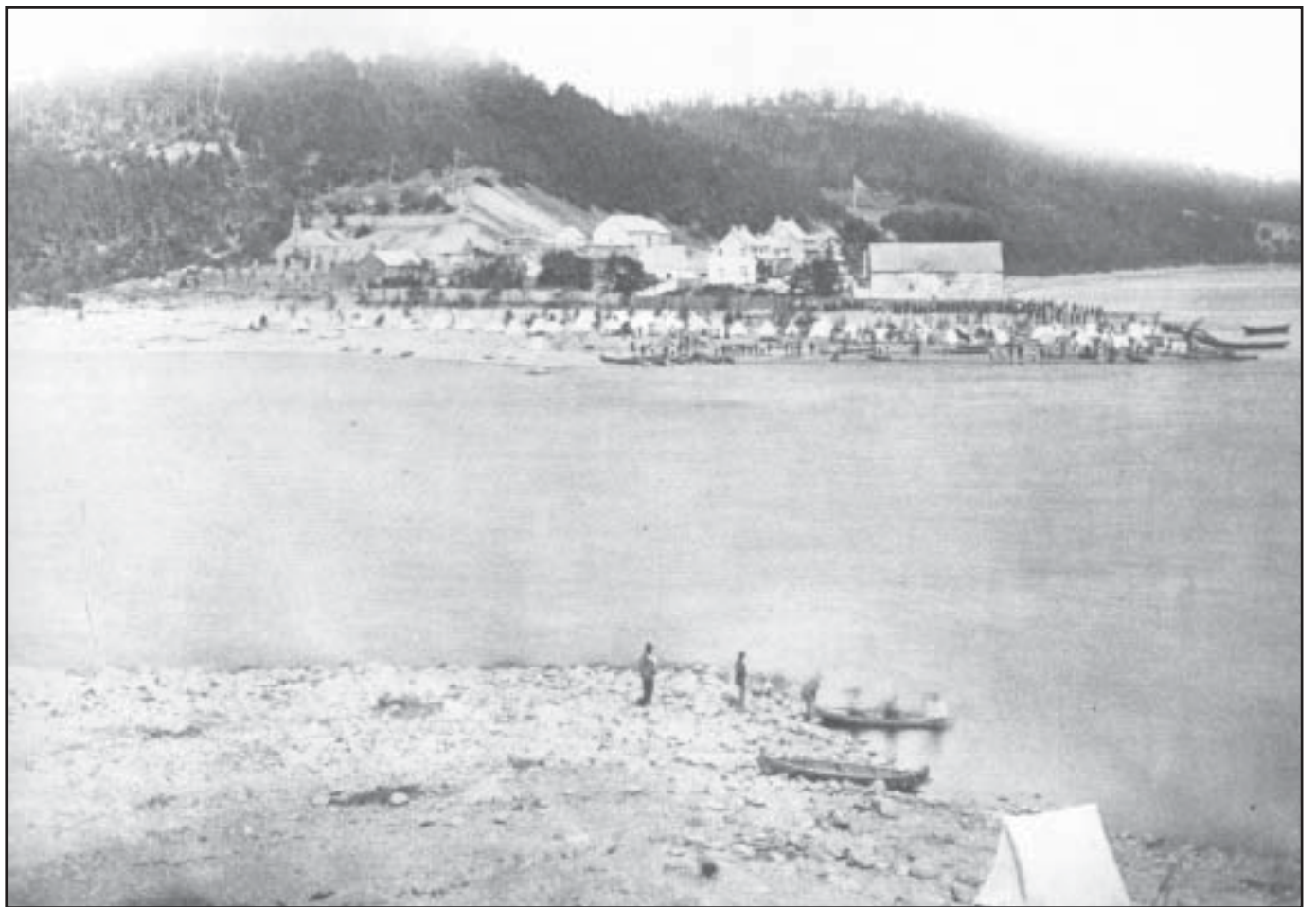
Mais le valeureux père Pian n'en était pas au bout de ses peines. Il se rendit dès la deuxième semaine du mois de juin au fort Albany en mission.

«L'assistance a été nombreuse, mais à certains endroits comme au lac Abitibi, les Indiens étaient de plus en plus indifférents à notre message», affirmait-il, sûrement le résultat des missions protestantes qui font semble-t-il de plus en plus de convertis chez les Indiens.

En revenant au lac Temiscamingue, quelle ne fut pas la déception du père Pian, qui prévoyait s'installer des lors dans sa nouvelle demeure permanente, devant le chantier qui s'était immobilisé depuis son départ deux mois plus tôt.

Après s'être aussitôt remis au travail, les prêtres et les Algonquins ont terminé les travaux à l'automne. La résidence de huit mètres sur six accueillit donc les pères Pian, Lebre et Mourier.

La maison comprend une chapelle de quatre mètres sur deux, s'ouvrant sur



SUR LE SITE DE LA MISSION SAINT-CLAUDE

Photo prise au début des années 1860, avant le début de la construction de la Mission Saint-Claude par les Oblats de Marie-Immaculée. Le père Pian a ouvert la mission cet automne pour mieux desservir les Algonquins de la région, pour contrer l'attrait des missionnaires protestants de plus en plus actifs dans la région et pour oeuvrer auprès des bûcherons dans les chantiers de plus en plus nombreux. (Source: Archives nationales du Canada)

une cuisine de quatre mètres carrés. Elle ne comporte toutefois aucun

objet de luxe et ses habitants, faute de temps, ont décidé d'attendre la fin de

l'hiver avant de meubler leur nouvelle demeure.

«Au début, pour tout meuble, nous n'avons qu'un banc. Nous couchions tranquillement

sur le plancher, les pieds tournés vers la cheminée. En ce moment, nous

sommes un peu mieux munis, quoique sur plusieurs points nous n'ayons

pas encore ce qu'autorisent nos saintes règles», concluait le père Pian.

DES CENTAINES D'HOMMES À L'OEUVRE DANS LES CHANTIERS DU TÉMISCAMINGUE

LES NOUVELLES CONCESSIONS FORESTIÈRES SONT ACHETÉES PAR DES GRANDS PRODUCTEURS

(LAC KIPAWA, 1885) — Après la vallée de l'Outaouais, les Barons du Bois sont maintenant fermement implantés dans les

pinèdes du Temiscamingue. On a recensé plus d'une quarantaine de chantiers cette année, principalement dans la

région des lacs Temiscamingue, Kipawa, Skunk, Bois Franc et sur les rivières Ostabwaning, du Jardin, Mon-

tréal, Blanche et Magni Sipi. «Cette année, le gouvernement du Québec a mis en vente un nouveau bloc de

concessions forestières, comme il le fait à certaines occasions depuis 1868 dans la région. Les J.-R. Booth, Gillies,

McLaughlin et Eddy, les grands exportateurs de bois du Canada, ont tous des chantiers dans la région», de dire monsieur Seguin qui dirige un petit chantier à la tête de quinze hommes, le seul chantier canadien-français de toute la région.

«Une fois l'hiver bien pris, je rendrai visite à la plupart de ces hommes», affirmait le père Fourier, un Oblat de la mission Saint-Claude.

«Une fois l'hiver bien pris, je rendrai visite à la plupart de ces hommes», affirmait le père Fourier, un Oblat de la mission Saint-Claude.

L'avenir s'annonce fertile pour les colons

Fondation de la Société de colonisation du lac Temiscamingue

(CANTON DE DUHAMEL, 1886) — Deux ans après avoir fondé la Société de colonisation du lac Temiscamingue, on a encore innové en inaugurant cette semaine une voie ferrée qui longe les rapides du Long-Sault et qui vont passable-

ment réduire le temps qu'il faut pour faire le trajet entre Mattawa et le lac.

«Nous sommes confiants que la région a un fort potentiel agricole. C'est suite à la présentation de notre rapport que la SCLT fut fondée en 1884 et que les premières familles

de colons sont arrivées dans le canton de Duhamel», affirmait fièrement le père Charles-Alfred-Marie Paradis.

Le père Paradis a parcouru la région pour y recenser les possibilités d'établissement de colons. Ses conclusions sont venues s'ajouter à

celles du frère Moffette qui, à l'insu et contre le souhait de son supérieur le père Pian à la mission Saint-Claude au début des années 1870, avait démontré suite à quelques expériences que certaines cultures étaient possibles dans la région. Il

cultiva du blé et du foin sur des terres situées à Pointe-a-la-Barbe.

La SCLT songe maintenant à faire l'achat d'un bateau à vapeur qu'elle utilisera pour transporter les passagers et les marchandises sur le lac Temiscamingue.

L'EXPRESS DU NOUVEL-ONTARIO

JOURNAL D'ÉPOQUE SUR L'HISTOIRE ET LES ATTRACTIONS TOURISTIQUES DE LA RÉGION DU TÉMISCAMINGUE

1900 À 1909

Un véritable Klondike à Cobalt!

(COBALT, 1905)

— Cinq ans à peine après la folie furieuse que fut la ruée vers l'or du Klondike, c'est vers cette petite ville du Nouvel-Ontario que se dirigent prospecteurs et mineurs à la recherche de fortunes faciles.

Cobalt, ainsi nommée parce qu'un géologue embauché par le gouvernement provincial y aurait d'abord identifié ce métal, est rapidement devenu le centre d'attraction du Canada. C'est en construisant la section de chemin de fer entre New Liskeard et North Bay du Temiskaming and Northern Ontario Railway qu'on aurait fait la découverte d'immenses filons d'argent.

Le Nord de l'Ontario finalement branché

(NEW LISKEARD, 1905) — C'est dans la petite ville de New Liskeard qu'un ambitieux groupe d'entrepreneurs a choisi de s'installer, la première compagnie du genre dans tout le Nouvel-Ontario.

Un mois à peine après l'arrivée ici du chemin de fer, le groupe d'hommes d'affaires portant le nom de Temiskaming Telephone Company dit vouloir desservir les résidents de cette région où la colonisation va bon train. «Nous allons desservir les populations urbaines et rurales, jusqu'au canton de Charlton, à 30 milles au nord», affirmait le porte-parole de la compagnie.

«J'ai entendu dire que c'est un forgeron de la compagnie qui construisait le chemin de fer, un dénommé Fred LaRose, qui aurait découvert le premier filon. Voulant chasser un renard, LaRose lui aurait lancé son marteau qui aurait frappé le minerai et expose l'argent dans le sol. Mais d'autres m'ont dit que ce n'était qu'une histoire», racontait un mineur venu directement des mines du Klondike vers le Nord de l'Ontario à la recherche de nouvelles aventures.

«On se croirait dans l'Ouest!» ajoutait-il en parlant du développement rapide et peu structuré de cette commu-

nauté. À titre d'exemple, citons l'afflux incroyable d'institutions financières qui se bousculent pour avoir ici pignon sur rue. C'est la Banque impériale de commerce du Canada qui a ouvert le bal en inaugurant une première succursale — sous la tente, non moins — dans la vogue devenue métropole. Puis en moins de temps qu'il ne le

LE GOUVERNEMENT PROVINCIAL COMPLÈTE LA VOIE FERRÉE ENTRE NEW LISKEARD ET NORTH BAY

(NEW LISKEARD, 1905) — Bon nombre de dignitaires et de curieux étaient sur place ce matin pour voir la fin des travaux de construction du chemin de fer qui relie maintenant les petites villes de North Bay et New Liskeard. C'est la firme d'Allan Ronald MacDonald qui avait obtenu le contrat de construction du tronçon long de 110 milles.

C'est le gouvernement de l'Ontario qui a financé les coûteux travaux, un projet dirigé surtout par le ministre des Tra-

faut pour transformer le minerai en lingots d'argent, la Banque de Toronto, la Union Bank, la Banque d'Ottawa et la Banque du Canada ont tous ouvert ici des bureaux pour mieux desservir la seule ville où on peut véritablement dire que l'argent coule à flot!

Les affaires vont tellement bien ici que la Nipissing Central Railway prévoit bientôt construire un réseau de tramways pour desservir la population. Si certaines parties de la ville reflètent bien la richesse de certains entrepreneurs plus prospères, d'autres quartiers, comme Finntown, Frenchtown et Pigtown s'apparentent davantage à de très pauvres bidonvilles qu'à ceux qu'on trouverait dans une ville riche comme Cobalt.

«C'est certain, nous aurions préféré que le secteur privé se charge de la construction de cette voie ferrée. Mais nous devons nous empresser de débiter les travaux», explique Latchford.

«Il devenait de plus en plus évident que ce qu'il est désormais

permis d'appeler le Nouvel-Ontario devait être desservi par un chemin de fer, qui est le moteur essentiel au développement de toute région, qu'elle soit nouvelle ou colonisée. Dans le cas du Nouvel-Ontario, les rapports que nous avons commandé indiquent tous un fort potentiel agricole et nous croyons qu'il est important d'offrir aux populations du sud de notre belle province des terres susceptibles de les attirer. Si non, ils partiront tous vers l'ouest du Canada, ou

pire encore, vers les terres du Mid-West américain», ajoutait le ministre en entrevue après la cérémonie de ce matin. Le gouvernement provincial croit aussi au développement de l'industrie forestière dans cette partie de la province. Déjà, les forêts de pins sont exploitées par de grands marchands de l'extérieur, mais on parle aussi de plus en plus du bois à pulpe utilisée dans la fabrication du papier journal. La demande pour ces produits connaît présentement une

ART ROSS MENE COBALT À LA VICTOIRE FACE À HAILEYBURY

(COBALT, 1909) — Deux fois gagnant de la Coupe de lord Stanley, le talentueux Art Ross a encore une fois montré son brio

en aidant les Silver Kings de Cobalt à battre leurs grands rivaux de Haileybury. «J'ai remporté la coupe avec les



UNE BELLE PETITE PÉPITE!

On aperçoit sur cette photo des mineurs très fiers — et sûrement beaucoup plus riches! — suite à la découverte d'une pépète d'argent de 2 614 lbs à Cobalt. Plus de 100 mines d'argent sont présentement en activité dans la région. (Source: Archives publiques de l'Ontario, Département des Mines et des Affaires du nord, RG-13-30).

ART ROSS MENE COBALT À LA VICTOIRE FACE À HAILEYBURY

(COBALT, 1909) — Deux fois gagnant de la Coupe de lord Stanley, le talentueux Art Ross a encore une fois montré son brio

en aidant les Silver Kings de Cobalt à battre leurs grands rivaux de Haileybury. «J'ai remporté la coupe avec les

Thistles de Kenora en 1906-1907 et encore une fois l'année d'ensuite avec les Wanderers d'Ottawa. Je sais les sacrifices qu'il faut faire pour gagner ce trophée», affirmait Ross.

«À 1000\$ la partie, ces gens me payent beaucoup d'argent pour jouer ici, mais je ne joue pas pour l'argent. Pour moi, ça va plus loin que la paye. Les patrons des mi-

neurs habitent tous de belles maisons dans la belle petite ville de Haileybury, mais les travailleurs, ceux qui gagnent leur argent à la sueur de leur front, ils demeurent à Cobalt. Les élus de Haileybury ont même adopté un arrêté municipal pour empêcher que quelqu'un se promène dans leur belle petite ville avec une boîte à lunch sous le bras, tellement ils ont dédain des travailleurs. Ma vraie motivation, c'est de la qu'elle vient», concluait le grand défenseur né à Naughton en Ontario.

nes habitent tous de belles maisons dans la belle petite ville de Haileybury, mais les travailleurs, ceux qui gagnent leur argent à la sueur de leur front, ils demeurent à Cobalt. Les élus de Haileybury ont même adopté un arrêté municipal pour empêcher que quelqu'un se promène dans leur belle petite ville avec une boîte à lunch sous le bras, tellement ils ont dédain des travailleurs. Ma vraie motivation, c'est de la qu'elle vient», concluait le grand défenseur né à Naughton en Ontario.

«À 1000\$ la partie, ces gens me payent beaucoup d'argent pour jouer ici, mais je ne joue pas pour l'argent. Pour moi, ça va plus loin que la paye. Les patrons des mi-

neurs habitent tous de belles maisons dans la belle petite ville de Haileybury, mais les travailleurs, ceux qui gagnent leur argent à la sueur de leur front, ils demeurent à Cobalt. Les élus de Haileybury ont même adopté un arrêté municipal pour empêcher que quelqu'un se promène dans leur belle petite ville avec une boîte à lunch sous le bras, tellement ils ont dédain des travailleurs. Ma vraie motivation, c'est de la qu'elle vient», concluait le grand défenseur né à Naughton en Ontario.

«À 1000\$ la partie, ces gens me payent beaucoup d'argent pour jouer ici, mais je ne joue pas pour l'argent. Pour moi, ça va plus loin que la paye. Les patrons des mi-

neurs habitent tous de belles maisons dans la belle petite ville de Haileybury, mais les travailleurs, ceux qui gagnent leur argent à la sueur de leur front, ils demeurent à Cobalt. Les élus de Haileybury ont même adopté un arrêté municipal pour empêcher que quelqu'un se promène dans leur belle petite ville avec une boîte à lunch sous le bras, tellement ils ont dédain des travailleurs. Ma vraie motivation, c'est de la qu'elle vient», concluait le grand défenseur né à Naughton en Ontario.

«À 1000\$ la partie, ces gens me payent beaucoup d'argent pour jouer ici, mais je ne joue pas pour l'argent. Pour moi, ça va plus loin que la paye. Les patrons des mi-

neurs habitent tous de belles maisons dans la belle petite ville de Haileybury, mais les travailleurs, ceux qui gagnent leur argent à la sueur de leur front, ils demeurent à Cobalt. Les élus de Haileybury ont même adopté un arrêté municipal pour empêcher que quelqu'un se promène dans leur belle petite ville avec une boîte à lunch sous le bras, tellement ils ont dédain des travailleurs. Ma vraie motivation, c'est de la qu'elle vient», concluait le grand défenseur né à Naughton en Ontario.

«À 1000\$ la partie, ces gens me payent beaucoup d'argent pour jouer ici, mais je ne joue pas pour l'argent. Pour moi, ça va plus loin que la paye. Les patrons des mi-

neurs habitent tous de belles maisons dans la belle petite ville de Haileybury, mais les travailleurs, ceux qui gagnent leur argent à la sueur de leur front, ils demeurent à Cobalt. Les élus de Haileybury ont même adopté un arrêté municipal pour empêcher que quelqu'un se promène dans leur belle petite ville avec une boîte à lunch sous le bras, tellement ils ont dédain des travailleurs. Ma vraie motivation, c'est de la qu'elle vient», concluait le grand défenseur né à Naughton en Ontario.

«À 1000\$ la partie, ces gens me payent beaucoup d'argent pour jouer ici, mais je ne joue pas pour l'argent. Pour moi, ça va plus loin que la paye. Les patrons des mi-



ART ROSS

LA FIEVRE TYPHOÏDE FAIT DE NOMBREUSES VICTIMES

(COBALT, 1909) — Après Montréal en 1907 et Toronto un an plus tard, voilà qu'une épidémie de fièvre typhoïde frappe les citoyens de la ville de Cobalt. Il s'agit selon des experts en santé de la plus grave épidémie du genre dans l'histoire de l'Ontario.

«Il ne faut pas trop se surprendre de la situation. Il y a de plus en plus de résidents dans cette ville mal organisée. Il n'y a ni égouts, ni collecte de vidanges dans cette ville», expliquait Madame Saunders, la

responsable de l'hôpital de fortune organisé ici par la Croix-Rouge. Les autorités municipales auraient choisi de taire l'épidémie à ses débuts, craignant qu'elle puisse ternir la réputation de cette ville dont la renommée n'était plus à faire. Mais au mois de septembre, 73 personnes avaient péri des suites de la maladie et plus de 1 100 cas furent traités.

Le gouvernement provincial a profité de la situation pour forcer le nettoyage de la ville et des règlements plus sévères.

L'OBSErvATEUR

JOURNAL D'ÉPOQUE SUR L'HISTOIRE ET LES ATTRACTIONS TOURISTIQUES DE LA RÉGION DU TÉMISCAMINGUE

1910 À 1927

LE FEU RASE TOUT!

(HAILEYBURY, 1922) — Jamais n'avait-on vu telle furie s'abattre sur le Nord de l'Ontario. Le Grand Feu de 1922 n'a mis que quelques heures à détruire ce que des milliers de personnes avaient mis toute une vie à accomplir.

Les feux de foin allumés par les colons de la région et les grands vents ce 4 octobre sont probablement à la source de l'incendie qui a détruit 90% de la ville de Haileybury. On estime que 43 personnes ont péri, dont 11 dans la ville la plus touchée. Au total, on croit que l'incendie a couvert 300 000 acres de terre du nord de Charlton au sud de North Cobalt, de la frontière du Québec à la rivière Montréal. Les flammes ont également atteint les communautés de Cobalt, New Liskeard, Heaslip, Charlton et Thornloe.

«Ça faisait des jours que le ciel était obscurci par la fumée des feux allumés par les agriculteurs pour brûler les souches sur leurs lots. Mais à midi j'ai entendu la cloche qui appelait tous les hommes capables de le faire à se rendre près de la gare pour combat-

tre les flammes qui avançaient rapidement», racontait S.J. Mason. «À 16 heures, un train qui partait pour le nord a coupé notre alimentation en eau et en électricité et nous n'avons pas réussi à contenir le brasier», poursuivait-il.

La ville que C.C. Farr avait fondée à la fin du XIXe siècle et qui était par plusieurs considérée la Capitale du Nord fut presque complètement détruite. Quelques maisons, pourtant sises sur le trajet que parcoururent les flammes, furent miraculeusement épargnées. L'école secondaire a également tenu le coup. Mais tout le reste, des bureaux d'avocats aux 75 commerces sans oublier la plupart des résidences ne purent résister.

Six personnes avaient trouvé refuge à l'intérieur de l'église catholique, entièrement construite de pierre. La chaleur a causé l'effondrement de l'édifice. Il a fallu peu de temps pour que les communautés de la province viennent en aide aux sinistrés. La ville de Toronto envoya 87 vieux wagons de tramway qui servirent de logement aux familles qui

auraient bientôt à vivre un hiver nord-ontarien.

Les histoires sont nombreuses. Certains racontent que Monsieur Gervais Sutherland aurait sacrifié sa vie pour sauver celle de deux enfants qu'il ne connaissait pas. On dit qu'une femme aurait enfanté près du lac, où plusieurs se sont réfugiés pour se protéger des flammes. D'autres auraient trouvé refuge dans les puits.

Croyant ne jamais revoir son mari, Madame Eleanor Stewart lui écrit ces quelques lignes, pendant qu'elle tente

de sauver sa vie et celle de son bébé Ethel, dans les champs près de la maison : «Mon cher mari. Je suis dans les champs, entourée de flammes et de fumée. Le bébé se porte bien jusqu'à maintenant. Je t'aime jusqu'à la mort. Ecris à ma mère en Ecosse. Signé, Eleanor.»

Le premier ministre Drury a appris la nouvelle à 21 heures et a tout de suite pris la route pour se rendre dans la région. Avant de partir, il a offert toute l'aide de la province et un cheque de 500 \$ en son nom pour les secours.



LE FEU DÉTRUIT TOUT SUR SON PASSAGE

La ville de Haileybury a été presque entièrement détruite dans le Grand feu de 1922.

UN NOUVEAU DIOCÈSE CATHOLIQUE DANS LE NOUVEL-ONTARIO

(HAILEYBURY, 1919) — Les cloches ont sonné plus longtemps qu'à l'habitude ici ce matin. On apprenait récemment que le Vatican avait donné l'autorisation pour la création d'un nouveau diocèse dans le

Nord de l'Ontario. C'est la petite ville de Haileybury qui fut choisie comme centre administratif du nouveau diocèse.

«Cette région se développe rapidement et il semble y avoir ici de plus en plus de

catholiques, dont plusieurs sont francophones», commentait le nouvel évêque, Mgr Elie-Anicet Latulipe.

Le diocèse était depuis 1908 le Vicariat Apostolique du Temiscamingue, alors divisé jusqu'au 47e parallèle pour se scinder de la section de Pembroke.

L'AUTOROUTE FERGUSON INAUGURÉE

(TEMAGAMI, 1927) — Les gens du Nord de l'Ontario pourront finalement se rendre à Toronto et partout ailleurs en province en empruntant les routes carrossables. On a complété plus tôt cette semaine une importante section de l'autoroute Fer-

guson, nommée ainsi en honneur du premier ministre de l'Ontario, Howard Ferguson. «Les véhicules motorisés qu'on voyait très peu au début du siècle sont maintenant de plus en plus populaires», affirmait un représentant du gouvernement ontarien. «Il fallait trouver le moyen de permettre aux

citoyens du Nord de la province de circuler librement», ajoutait-on du côté du gouvernement. Jusqu'à l'année dernière, il existait des routes secondaires qui assuraient la connexion entre toutes les villes du Nord, mais on a complété la boucle en juillet en construisant la section Temagami-North Bay.

LE METEOR COULE DANS LE LAC TÉMISCAMINGUE

UNE PARTIE DE NOTRE HISTOIRE QUI SOMBRE AU FOND DU LAC

(FORT TEMISCAMINGUE, 1926) — Une partie de l'histoire du lac Temiscamingue s'est engloutie aujourd'hui. Après 37 ans de loyaux services, le Meteor a sombré là où il prendra son dernier repos, au fond du lac devant le Fort Temiscamingue.

«C'est une journée bien triste. Plusieurs résidents de la région

sont arrivés ici grâce au Meteor, un peu comme les Américains sont arrivés aux États-Unis sur le Mayflower», de dire un nostalgique qui a assisté à la scène.

Le Meteor était la propriété de la Compagnie de navigation de Ville-Marie depuis 1916. En 1887, l'homme d'affaires Alex Lumsden s'était porté

acquéreur de l'embarcation qui s'appelait alors La Minerve.

Un des premiers bateaux à vapeur à naviguer les eaux du lac Temiscamingue, La Minerve, n'avait pas connu une longue carrière puisqu'elle allait s'échouer sur un banc de sable dès sa première année, endommageant ainsi considérablement l'em-

barcation. Lumsden avait alors acheté La Minerve qu'il a complètement renouée et rebaptisée le Meteor. Le bateau allait subir une nouvelle série de travaux pour l'agrandir et le moderniser au début du XXe siècle.

«Je suis arrivée ici en 1906 et ça m'a coûté 4 \$ pour mon cheval et 1 \$ pour chacune de

mes quatre vaches, en plus du repas en deuxième classe qui coûtait alors 25¢», se rappelait Madame Lacasse. D'autres bateaux à vapeur ont sillonné depuis le lac Temiscamingue. L'Étoile du Nord et le Clyde, propriété de la compagnie Gillies Brothers ont surtout servi à transporter le bois sur le lac. Lumsden

eut une deuxième embarcation, le Temiskaming, qu'il utilisera jusqu'en 1904. Ce bateau fut alors acheté par la Temiskaming Navigation Company et sera victime d'une explosion de la chaudière cinq ans plus tard, un accident qui coûtera la vie à trois membres de l'équipage en plus de tuer un passager.

LE TÉMOIN DU TÉMISCAMINGUE

JOURNAL D'ÉPOQUE SUR L'HISTOIRE ET LES ATTRACTIONS TOURISTIQUES DE LA RÉGION DU TÉMISCAMINGUE

1980 À AUJOURD'HUI

L'environnement à la Une

(TEMAGAMI, 2002) — L'environnement a volé la vedette au cours des dernières années dans cette partie de la province. C'est surtout de la réclamation territoriale de plus de 10 000 kilomètres carrés. Des promoteurs prévoyaient alors construire un centre de ski alpin de

classe mondiale et les autochtones s'opposaient au projet.

La réclamation déposée alors n'avait pas fait couler beaucoup d'encre, mais on n'avait pas saisi toute la portée du geste. Sur l'ensemble du territoire inclus dans cette requête, on ne pouvait ni permettre de nouveaux développements, ni même mener des travaux d'exploration minière.

Trois jugements pendant les années 1980 et 1990

n'ont pas donné raison aux autochtones, statuant qu'ils n'avaient plus les droits sur ces terres suite à la signature du traité Robinson-Huron de 1850. Cependant, la Cour suprême du Canada a jugé, en 1991, que la province ne s'était pas raisonnablement acquittée de ses responsabilités de fiduciaire face aux autochtones de Temagami depuis la signature de ce traité. Le gouvernement de l'Ontario a donc entrepris de nouveaux pour-

parlers avec les autochtones.

Bien que la Cour de l'Ontario ait depuis permis l'utilisation du

territoire en question, les réclamations des autochtones sont toujours sans réponse.

Cobalt la ville la plus historique en Ontario

(COBALT, 2002) — Un panel d'historiens chevronnés a choisi la ville de Cobalt comme étant la ville «la plus historique» en Ontario. Le concours était organisé par la chaîne de télévision publique TVOntario, dans le cadre de l'émission Studio 2.

«C'est à cause de Cobalt qu'on a eu le Nouvel-Ontario et c'est pour cette raison que l'Ontario est ce qu'elle est aujourd'hui. Cobalt a donné à cette province une chance de changer son histoire en créant un nouveau front pionnier à un moment où, bien honnêtement, l'avenir économique de cette province n'était pas très reluisant», expliquait l'historien bien connu Desmond Morton. La décision des juges fut unanime.

Grey Owl était un Blanc

Il a fallu attendre le décès de Archie Belaney avant que l'on sache que Grey Owl, environnementaliste de renommée internationale, était en fait un citoyen britannique fasciné par le style de vie des indiens d'Amérique. Arrivé au lac Temiscamingue en 1905, il innova en parlant de préservation de la nature au début du XXe siècle, alors que le sujet était pratiquement inconnu.

Gilbert LaBine nommé au Temple de la renommée

(GRAND LAC DE L'OURS, T.N.-O., 1977) — On l'a surnommé «Monsieur Uranium» et aujourd'hui, Gilbert LaBine est entre par la grande porte au Temple de la renommée de l'industrie canadienne des mines.

Arrivé à Haileybury en 1905, on a dit de LaBine qu'il a changé le cours de l'histoire mondiale en découvrant en 1930 d'importants gisements d'uranium et de radium, faisant ainsi entrer le Canada dans l'âge atomique.

Le gisement de sa Eldorado Gold Mines au Grand Lac de l'Ours dans les Territoires du Nord-Ouest permit au Canada de briser le monopole mondial du Congo belge de ce minerai qui jouerait un rôle majeur, autant dans la construction de la première bombe nucléaire qui mit définitivement fin à la Deuxième Guerre mondiale que pour les traitements contre le cancer.



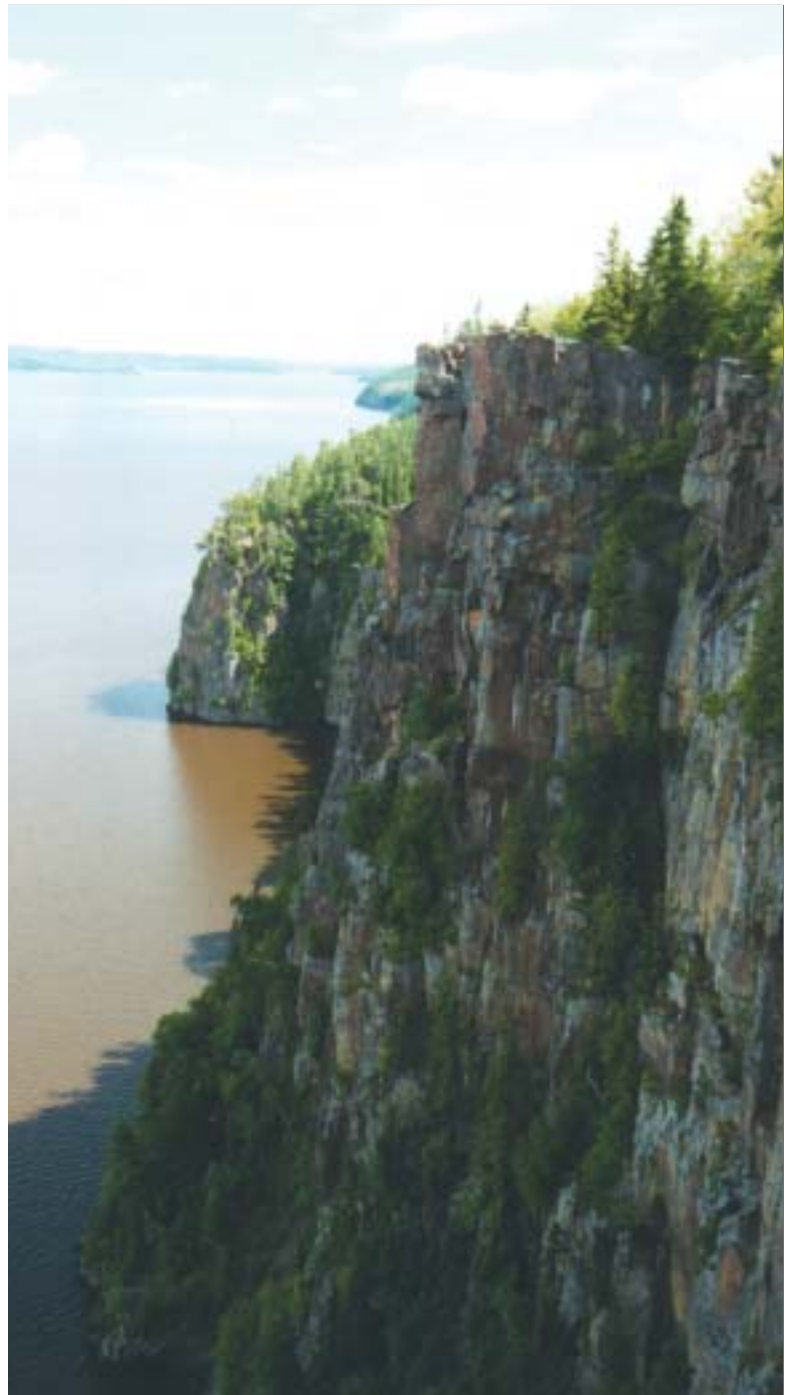
LABINE

FERMETURE DES MINES ADAMS ET SHERMAN

(TEMAGAMI, 1990) — Les larmes étaient au rendez-vous en ce dernier jour de mars à la mine Sherman. Sept cent travailleurs se rendaient à la mine une dernière fois, les propriétaires en ayant annoncé la fermeture il y a quelques mois.

Pour les commu-

nautés de Temagami et de Kirkland Lake, où la mine Adams mettait aussi fin à ses activités le même jour, la perte de centaines d'emplois et d'importants revenus d'impôts fonciers pourrait avoir des repercussions sérieuses au cours des prochaines années.



UNE VISITE PALPITANTE

Une visite dans la région du lac Temiscamingue vous réserve des surprises, comme le fascinant Rocher du diable.

Nos sources

Vous en conviendrez, ce petit journal d'époque n'a rien d'un document spécialisé. Son objectif est simple, comme le contenu des articles qu'il contient.

Il n'en est pas moins basé sur une documentation historique riche portant surtout sur la région du Temiscamin-

gue, autant pour le côté ontarien que pour la section québécoise de cette belle région. Nous voulons ici remercier toutes les personnes qui ont contribué, de près ou de loin, directement ou non, à la préparation du journal et surtout faire mention de nos principales

sources. Voici donc une bibliographie sélective des oeuvres dont s'est inspiré notre travail. Si vous trouviez ici des erreurs, ou si vous avez des commentaires, nous vous prions de bien vouloir nous en faire part par courrier électronique à l'adresse ci-dessous.

Archives nationales du Canada; Archives publiques de l'Ontario; DESCHAMPS, Hubert, *Les voyages de Samuel de Champlain*; FANCY, Peter, *A Boater's Guide to Historic Lake Temiskaming*; FONDATION DU PATRIMOINE DE L'ONTARIO, Guide des plaques historiques de l'Ontario; FOURNIER, Martin, *Pierre-Esprit Radisson, aventurier et commerçant*; GERVAIS, Gaetan, Matt Bray et Ernie Epp, *Un vaste et merveilleux pays*; GERVAIS, Gaetan, *Cartes de l'Ontario français ancien (avant 1764)*; HIGHGRADER COMMUNICATIONS, *Cobalt Walking Trail Guide*; HODGINS, Bruce W., *Paradis of Temagami*; LEFEBVRE, George L., *A Historic Walk Through «Sawdust City» (Latchford)*; MITCHELL, Elaine Allan, «Fort Timiskaming: a history»; POLLOCK, John, *The cultural history of Kirkland Lake District, Northeastern Ontario*; RIOPEL, Marc, *Sur les traces des Robes noires*; ROACH, Tom, «Fort Timiskaming»; SURTEES, Robert, *The Northern Connection*; TEMISKAMING SPEAKER, *Temiskaming This Century*; The 75th Anniversary of the The Great Fire of 1922 Committee, *The Great Fire of 1922*; Université Laval et University of Toronto, *Dictionnaire biographique du Canada* (volumes 1 et 2 surtout); VINCENT, Odette, *Histoire de l'Abitibi-Temiscamingue*.

On pourra également consulter bon nombre de sites Internet, dont les suivants: Art Ross, www.bruins-legends.com/general-managers/art-ross.htm; Diocese de Timmins, www.nt.net/~diocims/historique.html; Legends of Hockey, www.legendsofhockey.net; Le Temiscamingue, www.temiscamingue.net; Le Temple de la Renommée du Secteur minier canadien, www.halloffame.mining.ca; Musée canadien des civilisations, www.civilisations.ca; Ville de Cobalt, www.nt.net/cobalt; Ville de Haileybury, www.town.haileybury.on.ca.